

Cloros



Diableries de campagne 1960



Roman diabolique

Claude Cloros

Diableries de campagne

© Claude Cloros, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9163-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Le temps passe.
Et chaque fois qu'il y a du temps
Qui passe
Il y a quelque chose qui
S'efface !
Jules Romains

I.

La rumeur prit corps en cette fin d'été 1960.

Ce jour-là, la chaleur de plein juillet, suffocante, justifiait pleinement une transfusion des fidèles à chapeaux mâles de l'église vers le petit bistrot de l'Auberge de l'Union, en plein centre du village d'Onnens. Il était onze heures trente.

Les joueurs de cartes, maintenant bien calés devant leur « trois décis », se disputaient comme tous les dimanches après la messe. Selon l'habitude, les quatre compères avaient quitté en urgence l'office aussitôt après la communion, bruits de banc, sous les regards amusés de l'assemblée.

Point de précipitation, point de table ! Au diable le bon Dieu !

Nicolas Aeby frappa sur la table d'une main assurée, lui qui était assureur et propriétaire de quelques moutons. Les cartes, formelles, annonçaient une moisson de points.

— Encore cinquante ? Pas possible. Chance à la canaille !

— Eh ! Mon tour arrive. Je vais rafler la mise ! sourit

Francis, abattant son jeu, clignant de ses petits yeux malicieux.

— Pour une fois que j'ai de la chance, nom de D... !

Il se ratatina soudain, comme une pomme de cent vingt et un ans, jeta un regard inquiet vers le fond du bistrot. Il leva sa petite tête sèche, toujours plus haute, alors que sa main enfleurée de cartes, à contresens, se posait ouverte et indiscreète sur la table.

Vous aviez pensé « Pique » ? C'était « Carreau » ! Tous les joueurs le savaient maintenant. Pourtant, personne n'avait fait semblant de les voir.

— Ne t'en fais pas, dit l'instituteur, « Le Noir » est encore à serrer les mains blanches !

Daniel Rolle calmait ainsi son monde, de son autorité cultivée.

Il profitait au passage d'égratigner son Autorité ô combien peu éclectique, mais si ecclésiastique. Selon lui, le curé ne se prêtait qu'aux riches et aux nobles. Pourtant, Daniel appartenait lui aussi au triumvirat des puissants relatifs du village, dans l'ordre : Curé, syndic, instituteur. Mais un petit défaut le marginalisait, dans ce petit club. Il était porté sur la bouteille.

Jurer devant le curé se comparait à parler de maîtresse devant les femmes. Ouf, pour cette fois, Francis échappait au sermon privé de Le Noir en public. Tous les rieurs qui n'attendaient qu'une bonne histoire à raconter à leurs familles au repas de midi en étaient pour leurs frais.

Un « Tu joues ou quoi ? » tonitruant le fit sursauter.

Son regard caressa les formes laitières canon ou canyon de la sommelière, se posa sur son jeu, puis sur son verre. Il y resta coincé.

— Santé, Nom de D..., euh, nom de diable ! C'est meilleur que de l'eau, non !

Il leva son récipient autrefois transparent, se tourna vers l'assistance. Une forêt de verres au bout de quarante-sept bras velus et demi salua le geste. Pas une seule dame. Le jeu de cartes s'escamota alors complètement. Béni soit le vin d'après-messe.

Mais les joueurs s'impatientèrent, une fois la sécheresse revenue.

— Ach, aber Francis ! dit Adolf Keller, le quatrième joueur, de son lourd accent Suisse-Allemand.

— Du viens chouer ! Du chou, oui ou nein ! On va pas nous arriver à chluss avant quinze heures. Ce sera potage à grimaces, chez Daniel. Il a département

orages à maison. Foudre après toi aussi demain !

Hilare ! Et Francis se remit au jeu, tandis que l'instituteur grimaçait. La pensée d'affronter sa femme à la rentrée, au bout de deux étages d'escaliers, l'œil glauque et le pas le plus incertain, ne l'enchantait guère. Midi était midi et il était déjà treize heures au carillon.

Il retarda sa montre d'une heure, on ne sait jamais, et changea de sujet. Coup de la panne.

— Que se passe-t-il à La Cabane ? Avez-vous aperçu quelque chose ?

Tous les regards se tournèrent vers lui.

— On dit qu'il se passe de bizarres choses, chez Moustache !

Personne ne semblait au courant.

— Quoi ? Qui t'a dit cela ? se hasarda Nicolas.

— Les gosses, à l'école ! Ils disent qu'une poule a perdu son bec, qu'une génisse n'a plus que la moitié de sa langue !

Perdre sa langue ! Mauvaise affaire. Personne ne soufflait mot et pour cause.

Emile Piccaud ou Moustache était-il devenu fou ? Mutilait-il à présent ses animaux ? Forcément. Qu'attendre de bon de la part d'un bougre qui n'assistait jamais à la messe ?

Du pain bénit, sinon, pour les commères.

*

II.

Lovens était un petit village de près de cent trente âmes, tous à peu près agriculteurs. Il se situait dans une région perdue de campagne, à quinze kilomètres de la capitale régionale, Fribourg, elle-même petite bourgade moyenâgeuse, fière de ses remparts et de ses tours, égarée en bordure d'une autre Suisse peu francophone, « Röstiland »

Le train, peu intéressé à escalader cette montagnette russe de buissons et de rus, restait à une heure de marche de la localité.

Le village comptait quelques très grandes fermes, d'autres plus petites, d'autres encore si vétustes que l'on pouvait voir les derrières des vaches qui dépassaient des étables.

Se détachaient cependant cinq taches rebelles : la pinte, l'école, le magasin d'alimentation, la porcherie et une petite maison de couturière.

Le four à pain ni la cabane des bûcherons n'y sont répertoriés. On y dormait là de toute façon que par accident.

Posé à même la nature bossue, entre deux forêts de sapins et de hêtres verts, Lovens étalait ses maisons autour et en bas de l'école, puis vers son sommet, sa fierté, sa montagne : la butte de La Perreire. Un chemin de gravier en boucle, tout en nids de poule, y menait, déroulant ses cinq kilomètres quatre cent cinquante-neuf poussiéreux en été, boueux ou bouseux, c'est selon, par temps de chien ou de bétail. Hélas, celui du centre du village était pareil.

Quelques calvaires de pierre ou de fers forgés étalonnaient régulièrement la campagne, comme les centimètres d'une règle, prétextes et jalons des rogations, les longues processions du mois d'avril.

Plus loin dans les prés, semés avec parcimonie, quelques troupeaux de vaches noires, blanches, rouges, sales ou encore bariolées, bouquets de fleurs entre les blés. Quelques chevaux de trait affinaient l'ensemble de leurs crinières effilochées et flottantes.

Des haies multi essences encadraient les puzzles aux couleurs champêtres, rappelant par leurs formes ici une locomotive et ses wagons, là un fantôme branchu. Un point d'interrogation.

Vers la route du village, quelques fermettes, deux ou trois cabanes ébréchées, une petite forêt noire et ténébreuse, sans lianes ni fauves. La Buchille.

En bordure de celle-ci, sur la route d'Onnens, une grotte en demi-cercle, avec deux vierges de plâtre encastrées dans un assemblage de pierres de tuf en auvents.

Suspendues ou collées çà et là s'affirmaient quelques épitaphes énigmatiques de marbre blanc gravées en remerciements pour des grâces obtenues.

« À Marie Merci pour Toni 1955 ».

Un petit autel sommaire fleuri dans deux boîtes de conserve et surplombé d'une croix de marbre s'abritait derrière une barrière de fer forgé en rosaces. Le sol, véritable nid d'abeilles en granit noir, cloisonnait l'espace Ste Marie ou la cage à Le Noir, le curé. Ouverte en permanence, la porte de fer forgé, sur le milieu, ouvrait sur l'allée centrale.

Au-devant, quelques bancs bruts et vermoulus, grisailés par le temps et la pluie, n'attendaient plus les fidèles.

Lieu de prières, le sanctuaire de « Notre Dame de chez-nous » devenait le but favori de la promenade familiale, le dimanche après-midi, après la messe matinale, la Grand-messe, les Vêpres, et avant les Complies. Instauré par Emile Fragnière, dit Le Noir, curé de la paroisse, à sa gloire d'abord, puis accessoirement à celle de la Sainte Vierge. Il servait aussi souvent de point de

rendez-vous pour la jeunesse.

Vers le sud, au sommet de la butte de la Perreire, jalonné par le signal, cône de tôle officiel du beau point de vue du district, le panorama offert vous coupait le souffle.

Au sud, les Préalpes et Le Gibloux, avec leurs belles rondeurs toutes bariolées de verts, de jaunes et de noirs, sous un ciel de Hodler. Dunes douces, sillonnées par les lignes blanches des chemins, veines de cette campagne si vivante.

Les traînées de brumes matinales mariaient de leurs voiles les villages lilliputiens aux toits rouges. Quelques fumées bleutées sortant de nulle part enrôlaient leurs ouates vissées vers l'azur.

En aval, les dentelles superposées des crêtes des forêts de sapins et leurs decrescendos de flous noirs verdâtres. En amont, les diamants bruts des Dents de Branleire et Folliéran, fiertés des armaillis de la Gruyère. Et de tout le canton.

Plus au sud encore, le Moléson, les fiers Vanils, déployant leurs atours rocheux jusqu'au fond de l'horizon.

Vers l'est, le téton vert de la Berra émergeant de sa forêt noire du Burgerwald, comme sorti d'un pull de laine ouvert sur sa boutonnière de pistes de skis.

Plus loin, un parent, le Cousimbart, scellé en arrière-plan par la molaire carrée de la Hochmatt.

Tout au fond, au nord-est, les montagnes des Alpes bernoises, roches et granits chatouillant le ciel de leurs pointes douces, souvent blanches ou grises, parfois orange ou rose.

À l'unisson, cette lumière claire et pétillante, éclatante de pureté, figeait tout ce paysage en œuvre d'art.

De l'autre côté, vers le nord, la plaine aux trois lacs avec, très loin, comme ligne d'horizon, le barrage sombre de la chaîne du Jura, taillée de sa cassure au coup d'épée de géant, le Creux-du-Van. Sur cette crête linéaire sans fin, l'intrus tellement indispensable, le volcan du Chasseral. Incrusté à ses pieds, le grand